

REFLEXIONS SUR LES PROCEDES DE RECHERCHE

DANS LES ENQUÊTES DE COMMERCIALISATION

par Ph. COUTY

You would, if you were of a trustful disposition, regard the black trader as the man who has at last solved the great commercial problem of how to keep a shop and live by the loss.

Mary H. Kingsley (1)

Voici encore les marchés du monde concret, la perspective obscure où gesticulent des silhouettes d'hommes dans la rapine et dans la discorde.

René Char

L'enquête à laquelle il est fait allusion dans les pages qui suivent a été réalisée au Tchad, en 1963 et 1964 ; elle a porté sur le commerce du poisson, et a donné lieu à un premier rapport, ronéotypé par le Centre Technique Forestier Tropical en 1965 (2). Par la suite j'ai complété ce travail en rassemblant quelques réflexions concernant les techniques de recherche utilisées. Ces réflexions trouveront place dans le dernier chapitre de l'ouvrage définitif (en cours de publication par l'ORSTOM), et un tel plan traduit assez fidèlement la démarche suivie. Comme l'écrit Alain, "l'imagination n'invente rien, c'est l'action qui invente". Il faut d'abord

s'être mesuré tant bien que mal avec la réalité pour avoir quelque chose à dire sur la façon d'aborder cette réalité. Encore se défend-on de parler ici de méthode, ne serait-ce que parce qu'il faudrait pour cela avoir derrière soi un effort de systématisation qui ne saurait se fonder sur l'expérience acquise au cours de travaux dont l'objet est demeuré assez limité. Les notes qui suivent sont simplement inspirées par le désir d'améliorer les procédés de recherche utilisés pour l'étude des échanges locaux portant sur les produits vivriers du cru. Amélioration nécessaire ; pourquoi ne pas avouer qu'au terme de quatre années de recherches sur le terrain, on garde le sentiment de buter contre une limite toujours et partout retrouvée ? Or il semble que cette limite soit franchissable, ou tout au moins qu'on puisse tenter de la franchir.

Bien que ces réflexions ne portent, au sens strict, que sur l'étude des échanges du type indiqué plus haut, on n'a pu éviter de poser le problème de façon générale : comment utiliser dans le domaine qui est le nôtre les concepts et les schémas fournis par la théorie économique (3), en conciliant d'une part le souci de parvenir à une mise en ordre, à une analyse et peut-être à une explication scientifique, d'autre part la nécessité de rester en contact avec la réalité vécue, c'est-à-dire assortie des représentations que s'en font les hommes qui la vivent, et influencée par ces représentations.

Nous verrons tout d'abord pour quelles raisons l'emploi de ces concepts ou schémas théoriques est inévitable, tout en présentant des dangers. Nous chercherons ensuite comment obvier de façon pratique à ces dangers.

I - THEORIE ET OBSERVATION.

A) Relation entre la théorie et les faits.

La question qui se pose d'abord est, semble-t-il, de savoir quelle est au juste la nature des concepts et des schémas proposés par la théorie. En fait, la réponse à cette question ne peut être donnée que si l'on examine la relation que les vues théoriques ont avec la

réalité qu'elles systématisent. On croit entrevoir deux manières de concevoir cette relation.

Certains auteurs élaborent une mécanique abstraite suivant des processus qui semblent ressortir à peu près exclusivement aux mathématiques pures (4). Bien que cela ne soit pas affirmé explicitement, tout se passe comme si ces constructions théoriques, à peu près indépendantes de toute observation, acquéraient une existence autonome dans un univers logique où les découvertes se font grâce à une espèce de parthénogenèse excluant toute contamination des faits. Naturellement, quand un esprit curieux ou patient tente de revenir vers ces faits méprisés, il a toutes chances de trouver d'étranges divergences entre les jeux de la théorie et la réalité. On ne peut pas ne pas rappeler, à ce propos, le remarquable ouvrage de J. Johnston (5), à vrai dire consacré à d'autres problèmes que ceux de l'échange, mais qui a valeur exemplaire.

Ce retour aux faits n'est pas aussi fréquent qu'on pourrait le souhaiter, et c'est ainsi qu'on en arrive à la situation qui sait très justement dire à Ben Seligman que "l'économie n'est pas une science lorsqu'elle est économie, et elle n'est pas économie lorsqu'elle devient science. En tant que description, elle se rattache à l'histoire ; en tant que système d'analyse, elle emprunte largement aux mathématiques." (6). Quoi qu'il en soit, la volonté nettement affirmée par certains auteurs de donner à l'observation la première place, et de confier aux faits la charge d'engendrer la théorie, ôte sinon tout intérêt, du moins toute valeur a priori aux schémas du "corpus" théorique traditionnel : ces derniers ne vont plus de soi, et doivent même à chaque moment être remis en question.

Cette distinction simplifiée entre deux attitudes de base à l'égard de la théorie économique est à vrai dire obscurcie par de nombreuses positions intermédiaires. Plusieurs auteurs, et non des moindres, présentent explicitement leurs constructions théoriques comme une méthode d'analyse, - "engine of analysis", dit Marshall au sujet de la mécanique de l'offre et de la demande. C'est là une vue voisine de celle exprimée dans un manuel récent : "La méthode, c'est en quelque sorte une accommodation intellectuelle à l'objet" (7). Keynes écrit à ce sujet :

"La théorie économique ne fournit pas un ensemble de conclusions sûres, immédiatement applicables à l'action. C'est une méthode plutôt qu'une doctrine, un appareil mental, une technique de la pensée, qui aide son

possesseur à tirer des conclusions correctes." (8)

Et K. Boulding :

"L'analyse économique est une grammaire. Elle consiste en un corps de principes généraux et en une discipline logique qu'on peut appliquer à l'interprétation de tous les problèmes économiques, passés et présents." (9)

Cette façon de voir est évidemment beaucoup plus juste que celle - presque platonicienne - dont on a parlé au début de ce paragraphe. Toutefois, si les schémas théoriques sont ce que disent Keynes et Boulding, leur valeur risque de demeurer très limitée :

- Une "grammaire", pour reprendre le terme de Boulding, ne donne de renseignements que sur la langue écrite, non sur la véritable langue, qui est celle qu'on parle quotidiennement. Or il arrive que dans des langues élaborées, telles que le français, langue écrite et langue parlée soient profondément différentes (10). Nous risquons de nous trouver dans la même situation lorsque nous ouvrirons une "grammaire économique" pour interpréter la réalité quotidienne.

- En tout état de cause, pour garder valeur générale, les propositions fondamentales dont parle Boulding (voir ci-dessus) ne devront-elles pas se restreindre à quelques règles logiques dont la capacité d'explication devient faible ou même nulle ? A ces règles logiques, on pourra faire le reproche que le Professeur Balandier adresse à l'anthropologie, lorsqu'il écrit :

"A ce niveau, elle (l'anthropologie) découvre des propriétés si générales et si abstraites qu'elles ont une insuffisante valeur explicative. Elle ne tient plus compte de l'incidence des situations, des conditions concrètes et historiques sur les systèmes sociaux et culturels. Elle élude une de ses tâches principales, l'explication des différences que révèle l'inventaire de ces systèmes poursuivi à travers l'espace et le temps (11)."

Bornons-nous à ces remarques pour l'instant, et précisons qu'aux schémas fournis par la théorie économique proprement dite pour l'interprétation des phénomènes d'échange, il convient d'ajouter deux sortes de concepts tellement inséparables de notre vie quotidienne que nous imaginons difficilement qu'ils ne puissent être employés partout et toujours. Ces concepts ont trait à la perception de l'espace

et du temps :

- Les premiers sont par exemple tous ceux qui, de près ou de loin, ont quelque chose à faire avec l'idée de nation (12) : frontières, nationalité des personnes et des biens, revenu national, exportations et importations, etc.

- Des seconds concepts, ceux qui ont trait à la perception ou à la mesure du temps, il est encore beaucoup plus difficile de s'affranchir. Si l'on peut s'habituer, avec certaines précautions, à situer les phénomènes dans le calendrier lunaire ou dans le cadre de l'alternance saison sèche-saison des pluies, il est presque impossible de considérer les rapports entre présent, passé et avenir comme le conçoit un homme dont l'espérance de vie est très inférieure à la nôtre.

Cette présentation de la théorie économique et des concepts d'encadrement a pu paraître témoigner d'une certaine défiance à leur endroit, mais c'est qu'on tenait à préciser leur portée de la façon la plus claire possible. Cette portée une fois mesurée, il est aisé de montrer que les dispositifs d'interprétation fournis par la théorie sont à la fois nécessaires et utiles pour la compréhension de la réalité.

B) Nécessité d'une forme

On peut envisager successivement la nécessité générale d'une forme pour nos perceptions, et l'utilité spécifique des méthodes d'analyse économique.

Divers écrivains qui ne sont pas économistes ont exprimé de façon particulièrement heureuse la conviction qui doit être la nôtre qu'il ne saurait être question de connaissance (au sens le plus large de ce terme) si l'on admet pas dès le départ que les choses n'existent qu'en tant qu'elles sont perçues et nommées par l'homme. C'est en l'homme que s'équilibrent les tendances unificatrices de l'esprit et le principe de dispersion que les choses portent en elles. Novalis voit en l'homme "le principe général d'homogénéisation, la mesure de toutes choses, le principe de réalisation de la nature...". Cette réalisation, cette création, se font selon des formes qui ne sont rien autre que des principes de choix - principe d'erreur aussi, mais d'erreur inévitable et féconde. "On ne peut commencer un poème, écrit René Char, sans une parcelle d'erreur sur soi

et sur le monde, sans une paille d'innocence aux premiers mots".

Michel Butor note que "des formes nouvelles révéleront dans la réalité des choses nouvelles, des liaisons nouvelles, et ceci naturellement d'autant plus que leur cohérence interne sera plus affirmée". La forme adoptée donne à voir, pour reprendre un titre d'Eluard, et ceci n'est pas moins vrai en sciences humaines qu'en poésie, lesquelles ont plus de points communs qu'on ne croit (13).

Si l'on est convaincu de tout ceci, on comprend mieux le sens de certaines remarques faites par des économistes. Paul Samuelson écrit ceci :

"Un professeur de science économique s'interroge parfois sur les rapports qui existent entre ces concepts subtils et les réalités concrètes de la vie économique. La pratique de cet entraînement tient l'économiste en éveil, et lui fait découvrir une manière très importante d'aborder les problèmes - elle le conduit à se concentrer sur les alternatives significatives, et le prédispose à mettre en question leurs coûts et leurs avantages relatifs. Peut-être devrait-il être possible de produire à meilleur compte ce haut degré de subtilité en matière de science économique, mais nul, jusqu'à ce jour, ne semble l'avoir découvert" (14).

Cairncross pose à peu près la même question, et la résout de la même façon :

" Il est raisonnable de demander si une formation universitaire en économie est indispensable à un conseiller économique, et s'il n'est pas plus important de trouver un homme doué comme il convient, en lui faisant confiance pour élaborer ses propres théories. Pour un homme mûr et expérimenté, au fait de ce qui se passe en ce monde, il n'y a rien de très profond dans la théorie économique, - du moins dans les parties de la théorie économique qui sont vraiment opérationnelles et touchent à des problèmes pratiques. On peut soutenir que la théorie qu'on enseigne concerne toujours les problèmes de la décennie précédente, ou même de la génération précédente, et qu'il appartient aux administrateurs de reconnaître les nouveaux problèmes lorsqu'ils apparaissent, de se mesurer avec eux et de les résoudre avec les outils théoriques qu'ils pourront se forger. Cela est possible ; ceux qui sont venus sur le tard à la théorie économique l'ont fait parfois de façon

brillante, et les amateurs stimulants n'ont pas manqué. Je dois pourtant avouer que lorsque je considère non pas les exceptions, mais la masse, mon respect pour l'économie en tant que discipline intellectuelle est vite rétabli. Je répugnerais à ne pas exiger cette discipline chez quiconque aspire à se faire appeler conseiller économique, sauf exception de courtoisie...." (15).

A première vue, ces deux auteurs semblent se contenter de dire que la pratique de la théorie économique assouplit l'esprit et prépare celui-ci - de façon peut-être assez détournée - à mieux connaître et à mieux juger. Ils veulent dire en réalité qu'il est légitime et fructueux d'adopter une façon particulière de voir les choses, d'isoler les phénomènes, de chercher et de trouver des rapports. Par là, ils illustrent dans un domaine donné - celui de la science économique - ce que disaient de manière très générale les écrivains cités plus haut.

Est-il possible d'aller plus loin ? Certes, mais les affirmations deviennent alors plus hasardeuses. Boulding par exemple se hâte peut-être trop d'attribuer valeur universelle à ses schémas :

"Bien qu'elle (l'analyse économique) se soit largement développée en faisant référence à une société capitaliste libérale, elle repose sur les vastes fondations que constitue l'étude de la nature humaine, et ses propositions les plus fondamentales concernent l'humanité toute entière. Il est important de comprendre que la méthode de l'analyse économique est probablement capable de contribuer de manière significative aussi bien à l'étude des systèmes économiques non capitalistes qu'à celle du capitalisme". (16)

En pratique, on semble utiliser dans **certaines** économies non-capitalistes un tout autre genre d'analyse. Si l'on ouvre un manuel élémentaire d'économie soviétique, par exemple, on constate que même dans la partie consacrée à l'étude de l'économie capitaliste, l'analyse de l'offre et de la demande n'occupe qu'une très petite place. On sait que pour les marxistes, l'offre et la demande déterminent **seulement** la proportion dans laquelle le prix du marché s'écarte de la valeur de la marchandise ; en longue période, les hausses et les baisses de prix se compensent, et le prix coïncide en moyenne avec la valeur. Cette dernière correspond au temps de travail socialement nécessaire à la production de la marchandise en

cause. En dernière analyse, c'est donc la valeur ainsi définie qui joue le rôle de régulatrice de la production, en réglant spontanément la répartition des moyens de production dans les différentes branches. Quant au prix en régime socialiste, il s'écarte aussi de la valeur, mais ces écarts sont "déterminés par l'Etat en vue du développement de l'économie nationale et du mieux-être des travailleurs..." (17)

Cette divergence de vues, qu'il n'est pas question de juger ici au fond, peut nous confirmer dans l'idée que si une mise en forme des phénomènes est nécessaire, bien des mises en formes sont concevables, possibles et même utiles, suivant le but qu'on se propose. Cet aspect utilitaire de la science économique ne doit jamais être perdu de vue. C'est lui qui permet de comprendre pourquoi le cadre des analyses est habituellement national :

"De par sa nature même, la science économique prend racine dans le nationalisme. Ce sujet stimulant, incertain et mal discipliné ne se serait jamais développé si l'on n'avait eu l'espoir d'éclairer certains problèmes de politique. Or une politique n'a de sens que s'il existe une autorité pour l'exécuter, et si les autorités sont nationales." (18)

Voilà quelles sont en tout cas les raisons qu'on peut trouver à l'emploi des concepts, des cadres, et des mécanismes théoriques en général, lorsqu'il s'agit d'étudier des phénomènes d'échange. Le bon sens suggère toutefois que l'emploi de cette armature théorique dans notre approche de la réalité ne laisse pas de susciter de graves difficultés.

C) Problèmes d'application

Il convient d'abord de rappeler quelques hypothèses fondamentales sur lesquelles est basée la théorie courante de l'échange, et qui risquent d'en limiter étrangement la portée. En premier lieu, les barèmes d'offre et de demande ne prennent tout leur sens que dans un milieu agonistique où les perspectives de gain jouent un rôle moteur. Or cet aspect-là des sociétés humaines est loin d'être toujours le plus important. Dans leur ouvrage, R. Pinto & M. Grawitz font remarquer que :

"Les connaissances les plus récentes (des sciences sociales) sont en contradiction avec l'héritage d'une certaine philosophie et de théories scientifiques dépassées : doctrine évolutionniste représentant la nature comme un lieu de concurrence effrénée et non de collaboration..." (19)

A juste titre, les modernes s'attachent d'abord à tout ce qui structure une société, à ce qui en assure la cohésion ; c'est ce point de vue qui peut et doit primer lorsqu'on étudie des systèmes d'échange.

En second lieu, les schémas présupposent une tendance à réagir de façon quasi-automatique à des stimuli perçus de manière univoque. C'est apparemment ce à quoi Boulding fait allusion lorsqu'il assure que l'analyse économique "repose sur les vastes fondations que constitue l'étude de la nature humaine". Il est impossible de ne pas trouver plus réaliste le point de vue du poète René Char, quand il écrit :

"Je m'avise parfois que le courant de notre existence est peu saisissable, puisque nous subissons non seulement sa faculté capricieuse, mais le facile mouvement des bras et des jambes qui nous ferait aller là où nous serions heureux d'aller, sur la rive convoitée... ce mouvement demeure inaccompli, vite déclinant en image..."

Aussi bien, - et c'est une troisième hypothèse fondant la théorie, - on admet que ces stimuli sont perçus globalement, en masse, et déterminent pour ainsi dire un processus de "pensée matricielle" bien éloigné de la pensée linéaire qui a cours dans la vie réelle. La théorie suppose en quelque sorte que l'information se diffuse automatiquement pour occuper, par une espèce de détente irrésistible, les moindres lobes des cerveaux des échangistes potentiels. En réalité, les communications relatives au milieu économique ne cheminent que par des canaux étroits et hasardeux.

Tout le monde est d'accord là-dessus, mais l'accord ne paraît pas s'être traduit par une modification des schémas traditionnels, ou par la création de nouveaux schémas. Sous les réserves qui viennent d'être faites, les anciennes constructions théoriques gardent d'ailleurs une indéniabilité valeur lorsqu'il s'agit d'analyser les phénomènes économiques dans une société mécanicienne ; mais c'est qu'alors certaines conditions sont remplies, qui ne le sont pas toujours dans les sociétés d'un autre type.

Dans la France actuelle, par exemple, toute activité commerciale tend à se projeter en une image durable, et cela aussi nécessairement que l'ombre accompagne un homme marchant au soleil. Les flux saisis par les comptabilités privées sont repris et synthétisés dans une comptabilité nationale, cependant que des dispositions juridiques écrites traduisent et fixent pour un certain temps l'équilibre des intérêts. Bien sûr, ces images comptables ne sont que des fictions ; bien sûr, les règles de droit ne font souvent que résoudre des conflits dépassés. Néanmoins, ces images et ces règles sont d'un emploi tellement général qu'elles influencent l'activité qui leur donne naissance. A ce titre déjà, elles doivent retenir l'attention de l'économiste ; elles doivent la retenir également parce qu'elles constituent une représentation de la réalité commune à tous ceux qui vivent cette réalité - y compris l'économistes -.

En Afrique, il ne paraît ni utile, ni nécessaire, de laisser ainsi des traces objectives de l'activité économique. L'un des fatoma (20) les plus considérables de Maiduguri, conclut ses affaires dans une pièce meublée seulement d'un tapis et d'un téléphone ; dans le couloir, des assistants filtrent les visiteurs. S'il en était besoin, la Mercedes qui stationne devant la porte témoignerait que les affaires de ce personnage sont d'un volume respectable ; mais devant lui, le chercheur se sent désarmé. Poser certaines questions, c'est éveiller la méfiance, bien sûr, mais c'est aussi et surtout tendre un miroir à des gens qui ne se soucient pas de s'y contempler - encore moins de s'y reconnaître. Le danger est grand, alors, de construire une image plus ou moins plausible, et probablement étrangère à l'univers mental de l'intéressé.

Ce danger est moins pressant en France, où les catégories de l'économiste gardent après tout une certaine parenté avec celles de l'homme de la rue, et où un langage commun - le langage comptable par exemple, - permet jusqu'à un certain point la communication. En Afrique, cette communication est beaucoup plus difficile que ne le laisserait croire le nombre des travaux consacrés à ce continent ;

comme l'écrit W. Fagg :

"L'énorme masse de renseignements qui circule sur l'Afrique est presque entièrement de seconde main, en ce sens que des esprits d'Occidentaux ou d'Africains occidentalisés sont le filtre à travers lequel elle parvient ; le contexte spécifiquement africain est ainsi obscurci ou totalement éclipsé... (21)"

Et Vincent Monteil :

"L'enquêteur européen risque, ou de rester à la surface, ou de se perdre dans ses propres constructions. Les uns ne voient en Afrique Noire traditionnelle qu'infantilisme ou primitivisme sans portée. D'autres... ont échafaudé des systèmes extrêmement complexes dont on ne sait pas toujours s'ils ne sont pas les architectes inconscient. Une maîtrise exceptionnelle des langues et des coutumes paraît indispensable à ce genre de travail...(22)"

Le problème des langues, auquel Monteil fait allusion, complique singulièrement la situation. Pendant notre enquête en zone nord du Tchad, deux enquêteurs ont rempli des questionnaires sur les marchés. Ces questionnaires étaient rédigés en français, et c'est en cette langue que l'enquêteur inscrivait la réponse (23). L'un des enquêteurs était Arabe, l'autre Sara, mais tous deux parlaient l'arabe. Cette langue n'étant pas comprise sur de nombreux marchés du Kanem, en particulier par les femmes, les enquêteurs étaient obligés de recourir aux services d'un interprète recruté sur place. Ils conversaient en arabe avec cet interprète, lequel interrogeait en kanembou les vendeuses de poisson. Sur le lac, on utilisait un interprète parlant kanouri et français ; les questions étaient posées en kanouri aux pêcheurs Boudouma, et ceux-ci répondaient dans la même langue. Cette langue n'était toutefois pas la leur, et ils ne la possédaient que très imparfaitement. On conçoit que de tels détours obligent à ne poser que des questions très simples, ou qu'on croit telles ; en fait, on s'aperçoit très vite qu'il n'y a pas de questions simples...

Les difficultés de communication auxquelles il est fait allusion ici - celle de la langue, celles tenant à l'inexistence d'images mentales communes au chercheur et aux interrogés - ne sont pas en soi une raison de douter de la valeur explicative intrinsèque du schéma théorique. Elles doivent simplement nous rendre sceptiques quant à la possibilité d'arriver - à travers ce schéma - à appréhender les faits de manière à pouvoir éven-

tuellement corriger et perfectionner le schéma. Elles nous font mesurer à quel point l'on risque de rester prisonnier d'une construction théorique illustrée çà et là de faits détachés de leur contexte. Mais si ce risque est possible, n'est-ce pas dû après tout à un défaut inhérent au schéma lui-même ? Celui-ci n'est-il pas trop coupé des hommes ? L'ambition des économistes n'a-t-elle pas été de faire de leur science une mécanique de quantités mesurables (24), et non de tenter une synthèse entre ce qui est mécanisme pur et ce qui est image, représentation de ce mécanisme ?

Terminons sur cette remarque : telle qu'elle est justifiée par Joan Robinson, la nécessité de prévoir pour la recherche économique un cadre directement ou indirectement national ne doit pas faire oublier que les frontières de certains états africains sont - au moins par endroits - de pures fictions cartographiques. Qui plus est, on ne retrouve pas toujours à l'intérieur de l'espace délimité par une telle frontière, l'organisation cohérente habituellement associée à l'idée de nation. La fragmentation de l'espace économique s'opère alors suivant des principes qu'il s'agit de découvrir. En ce qui concerne les régions circumtchadiennes, par exemple, on pourrait presque reprendre une phrase de V. Monteil, citant G. Vieillard :

"Il y a des nations commensales, mais non mélangées ; vivant d'activités économiques distinctes sur un même territoire et sur les régions adjacentes. Ces nations ne sont d'ailleurs pas groupées sur un territoire délimité, mais enchevêtrées et en partie mobiles (pâtres, pêcheurs, artisans)... (25)"

On découvre qu'à certains points de vue, le foyer autour duquel s'organise la vie commerciale du lac est davantage Maiduguri que Fort-Lamy, encore que certaines contraintes émanant de ce dernier centre soient très vivement senties, et modifient nettement la consistance et l'orientation des circuits. Cette double dépendance, ce double cadre d'organisation, concernant un milieu dont l'hétérogénéité géographique et ethnique est déjà remarquable ; en outre, deux secteurs économiques (l'un monétaire et l'autre de subsistance) s'y trouvent liés ou juxtaposés. On comprend que de si nombreux facteurs de désarticulation rendent prématurée toute approche par trop macro-économique.

Nous avons présenté les raisons contraignantes qu'on a d'appréhender la réalité à travers le filtre de concepts et de constructions théoriques. Nous avons également montré pourquoi l'on doit se défier d'une telle façon de procéder. La question qui se pose est donc finalement celle-ci : comment opérer une conciliation pratique entre des impératifs aussi opposés ?

II - LA PRATIQUE DE LA RECHERCHE

En simplifiant beaucoup, on peut dire que pour décrire de façon satisfaisante un système d'échange en fonctionnement, la démarche idéale pourrait être la suivante :

1/ Description empirique témoignant de compromissions aussi réduites que possible - donc provisoires et réparables - avec les habitudes de pensée propres à l'observateur ;

2/ Ensemencement de cette description grâce à des hypothèses fournies soit par une théorie demeurée encore très générale, très peu explicative, soit, dans certains cas privilégiés, par une théorie particulière affinée au cours de recherches antérieures ;

3/ Plutôt qu'un simple recensement des concordances entre réalité et hypothèse, tentative de synthèse entre l'une et l'autre.

Les difficultés surgissent dès le premier stade de cette procédure. Comme on l'a vu plus haut, il est impossible que la recherche commence si l'on n'accepte pas une certaine contamination des faits par la théorie, et cela de deux manières :

- La sélection des faits à observer implique l'acceptation préalable d'un mode d'abstraction, d'un plan de cadrage et même d'explication, qui limite plus ou moins définitivement l'ensemble à l'intérieur duquel on pourra chercher les corrélations intéressantes ;

- Dans l'univers ainsi délimité, l'appréhension des faits nécessite accord sur un mode de découpage qui privilégie certaines relations par rapport à d'autres.

L'important est de rester conscient des pétitions de principe qui amorcent inévitablement les recherches - même celles qu'on veut voir rester très empiriques. L'important est aussi de pouvoir revenir sur ces pétitions de principe, et par conséquent de disposer de bases de correc-

tion. Il semble que les meilleures qu'on puisse trouver soient les représentations que les intéressés - ici, les échangistes - se font de la réalité étudiée.

A) Le point de vue des sujets observés.

La grande faiblesse de notre rapport sur le Commerce du Poisson au Tchad, c'est qu'il n'a justement pas été possible de prévoir un recours suffisant à cette possibilité de correction des hypothèses préalables. Etant donné le caractère nécessairement superficiel (26) des recherches, les auteurs s'étaient résignés à compenser le peu d'attention prêté au point de vue des intéressés par une soumission aussi absolue que possible aux faits matériels. Pour tout dire, ils auraient voulu imiter l'attitude d'un linguiste étudiant une langue inconnue.

On sait que l'analyse de la double articulation d'une langue en phonèmes et en mots se fonde toute entière sur quelques principes simples, tels que celui-ci : à chaque différence de sens, correspond nécessairement une différence de forme quelque part dans le message (27). Ou encore : "Nous ne sommes assurés de retrouver, dans une langue dont nous abordons l'examen, aucune des distinctions, aucune des catégories phonologiques ou grammaticales auxquelles nous a habitués notre expérience linguistique antérieure. En revanche, il faut nous attendre à y rencontrer, formellement exprimées, des distinctions que nous n'aurions pu imaginer (28)...". Enfin, le linguiste donne une priorité absolue aux faits de langue, c'est-à-dire à cet aspect de la causalité des phénomènes qui ne fait intervenir que la langue en cause d'une part, et que le cadre permanent, psychique et physiologique, de toute économie linguistique d'autre part (29).

On ne peut manquer d'être frappé par l'apparente similarité des problèmes auxquels s'attaquent le linguiste et l'économiste. S'agissant de l'étude de phénomènes d'échange, n'était-il donc pas possible de partir d'une collection de transactions enregistrées le plus rigoureusement possible, et dont le découpage ou la transcription ne se fonderait sur aucune préconception contestable (notion

de propriété par exemple) ? Ne pouvait-on mettre au point un procédé d'observation automatique, basé par exemple sur la séparation matérielle des lots de poisson mis en vente, ou encore sur la distinction entre vendeur et acheteur telle qu'elle apparaît sans qu'aucune question soit posée, par le seul examen des gestes matérialisant les prestations et contre-prestations : remise de monnaie contre remise de marchandise, ou même remise de marchandise contre remise d'une autre marchandise ? Après tout, l'échange ainsi dépouillé de tout ce qui n'est pas l'essentiel devient quelque chose d'aussi irréductible et d'aussi indiscutable que l'émission de tel son ou ensemble de sons. Il n'eût plus resté alors qu'à analyser les faits enregistrés en les rattachant les uns aux autres d'abord, mais aussi :

- au cadre psychologique dans lequel se déroule toute opération d'échange : désir d'équilibrer les prestations par exemple (mais sur quelle base ?).

- au cadre local, aux données géographiques et matérielles : durée de conservation des différents types de produit, possibilité de fractionnement, habitudes alimentaires, modes de transport, poids transportable à âne, en pirogue, calendrier de la circulation, implantation des pistes et des villages, etc. etc... - toutes données repérables avec une relative facilité.

Ainsi pourrait-on prétendre avoir limité le plus possible les risques de faire fausse route, et obtenu une mise en ordre fondée sur les modalités spécifiques de cohérence des phénomènes. Une telle mise en ordre mériterait vraiment d'être qualifiée de pragmatique, au sens que Littré donne à ce terme : qui tire des faits étudiés en eux-mêmes leur esprit et leur liaison nécessaire. Mise en ordre superficielle peut-être, mais qui n'eût pas trahi les faits, et qui par conséquent eût pu servir de base sûre à des tentatives d'interprétation.

Il faut dire clairement qu'il n'a pas été possible de s'en tenir à cette épure, et ceci pour deux raisons : tout d'abord, l'observation des faits implique un recours à des déclarations difficilement contrôlables, dans l'interprétation desquelles l'observateur mettra inévitablement sa marque ; par ailleurs, pour atteindre un minimum de précision l'observateur suppose une transformation élémentaire des données.

C'est en ce qui concerne le recours aux déclarations des interrogés que l'économiste apparaît désavantagé par rapport au linguiste. Ce dernier peut faire passer les différents segments d'un énoncé dans le champ de l'observation directe - observation qui peut d'ailleurs être répétée grâce à l'enregistrement. Autrement dit, l'énoncé est étudié avec la même rigueur dans toute l'étendue de son déroulement temporel. Au contraire, l'économiste installé sur un marché se trouve au point de convergence de plusieurs chaînes de transactions sur le passé et l'avenir desquelles il ne peut apprendre quelque chose qu'en se fiant aux déclarations des intéressés, lesquels très souvent ne peuvent ou ne veulent rien dire. De toute façon, l'exploitation de ces déclarations enfreint la règle d'observation directe qu'on s'était fixée. Assurément, un déplacement dans l'espace peut équivaloir à un déplacement dans le temps ; en changeant de marché, c'est-à-dire en remontant vers l'origine du circuit, on obtiendra des renseignements sur les maillons antérieurs de la chaîne de transactions. Mais ce faisant, on envisage nécessairement non plus une chaîne donnée, mais la chaîne des transactions, - type déjà abstrait qui a tous les défauts et toutes les pauvretés d'une moyenne :

Aussi bien, quelque mécanique et impersonnelle qu'on s'attache à la rendre, l'observation des faits bruts entraînera inmanquablement l'adoption de perspectives plus éloignées qu'on ne croit des de l'univers mental des intéressés. Cela dès qu'on veut parvenir à une certaine précision dans le domaine quantitatif. L'exemple à citer est évidemment celui des prix. Pour obtenir des relevés à la fois précis et comparables, on décide de noter les prix par référence au poids. A première vue, le procédé offre toutes garanties. L'enquêteur voit Kadidja remettre à Mbodou un certain nombre de pièces de monnaie, il pèse sur-le-champ le poisson remis par Mbodou à Kadidja. Le rapport entre la somme comptée et la quantité pesée donne bien, pour l'espèce de poisson considérée, un prix au kilo comparable à d'autres prix au kilo établis de la même façon en d'autres temps ou d'autres lieux. Pourtant, et quelque intéressante qu'elle puisse être par ailleurs, cette façon d'observer substitue à celui des échangistes un système de référence entièrement nouveau. Ni Kadidja ni Mbodou

n'ont utilisé de balance, et le concept de prix au kilo, avec tout ce qu'il suppose d'exactitude (toute relative), leur est rigoureusement étranger. Ainsi le matériau de base de notre description est-il déjà tout autre que celui grâce auquel les échangistes ont apprécié la situation, et marchandé pour arriver à l'établissement d'un prix.

Il faut insister sur ce point : il est impossible d'effectuer aucune observation, sans utiliser plus ou moins implicitement des cadres de référence étrangers à l'univers étudié. Il peut donc paraître indispensable de compenser cette première déformation de la réalité en enregistrant également "la manière vraie dont les sujets perçoivent, appréhendent les données que l'on étudie. Il s'agit de déterminer les unités de perception qu'ils utilisent, leurs modes d'appréhension et de catégorisation, le cadre de références de leur caractérisation" (30).

Bien plus cette "manière vraie" (31) dont les sujets perçoivent les données constitue une part intégrante desdites données. Comme l'écrit Marcel Mauss, "la liaison intime de l'acte et de la représentation liée à l'acte est fatale dès qu'il s'agit de faits sociaux" (31). Or justement, nous devons considérer l'échange comme un fait social. La représentation ou les représentations liées à l'acte d'échange devront donc être enregistrées aussi scrupuleusement que l'acte matériel lui-même, non pas pour le plaisir de réfracter les faits étudiés à travers les habitudes mentales d'une autre culture, mais pour saisir tout ce qui est pertinent au fait.

Notre rapport illustre assez bien tout ce qui vient d'être dit. Par exemple, après avoir classé les marchés d'une certaine région selon la proportion de pêcheurs et de commerçants qu'on y rencontre, on tire de ce classement quelques conclusions relatives à la configuration géographique des circuits commerciaux. Si ce genre d'observations satisfait dans une certaine mesure à l'exigence d'automatisme formulée plus haut, il n'a aboutit évidemment qu'à une description sans grande portée. Cette description peut toutefois servir de base à une hypothèse concernant la formation du prix du poisson sur les marchés considérés : le prix du poisson séché augmente au fur et à mesure qu'on s'éloigne des lieux de production. Toutefois, pour vérifier cette hypothèse, on doit utiliser les relevés de prix établis par référence au poids ; on franchit donc un seuil d'abstraction qui nous situe incontestablement hors de l'univers mental des échan-

gistes. Il en va de même dans la vérification d'une autre hypothèse, celle de l'influence exercée par le jeu de l'offre et de la demande sur le niveau des prix : du côté de l'offre, on observe une rareté relative du capitaine par rapport aux tilapia ; du côté de la demande, c'est l'inverse qui se produit. Ainsi est décelée une tension qui devrait se traduire par une différence permanente de prix entre le capitaine et le tilapia ; l'hypothèse est vérifiée, mais ne peut l'être qu'en substituant à l'appréciation subjective des échangistes une mesure objective des prix au kilo.

Encore, dans ces deux exemples, n'est-il pas certain que l'on sorte véritablement et gravement du cadre de référence propre aux échangistes : la précision toute relative que nous donnons à nos observations n'implique pas que nous percevions les choses de manière fondamentalement autre que les pêcheurs et les ménagères. Dans d'autres cas, au contraire, les manipulations que nous faisons subir aux données pour dépasser le stade de la pure description aboutissent à des constatations auxquelles ne peuvent manifestement pas parvenir les habitants de la région considérée. C'est le cas, par exemple, des essais de mesure du taux de monétarisation dans le nord et le sud du Tchad, et de l'étude des variations intra-annuelles de ce taux. Légitimes en soi, ces manipulations nous fournissent une image de la réalité qu'il serait urgent de compléter par celle qui a cours chez les habitants des régions étudiées.

B) Le langage économique.

Les auteurs du rapport savaient bien que les procédés adoptés risquaient d'aboutir à une vue trop partielle des choses. En fait, ils n'ont pas échappé à la tentation de contester eux-mêmes la valeur de la représentation qu'ils proposaient. Cela de la façon la plus directe possible : par l'image. On voit que les 54 photographies qui constituent la seconde partie de ce rapport ont un bien autre but que de délasser le lecteur. On aurait voulu, par une sorte d'hypothèse radicale, faire sentir la présence déconcertante de cette Afrique qui, pour reprendre l'expression de Podlewski, "trionphe du chiffre à cause de sa trop grande humanité". On attendrait presque

de ces photographies qu'elles portent au texte le défi dont parle Aragon, celui dont les collages ont porté autrefois à la peinture "en la soumettant à l'objet collé, quelque'il soit, en lui faisant obligation de se mettre au pas de cet objet". Aragon ajoute que jusqu'à présent, un tel défi garde ses couleurs de vertige ; et qu'il ne se pose pas qu'en peinture.

De ce défi, cependant, nulle synthèse ne peut sortir. Les éléments qu'on rapproche, ou plutôt qu'on oppose, sont de nature trop différente. La vraie solution, la seule qui permette à notre sens de franchir la limite dont nous parlions au début de ce chapitre, c'est d'éprouver comment les interrogés voient les choses. Or c'est à quoi même directement l'étude des langues.

Cette étude n'est pas recommandée ici dans le but de mettre fin aux difficultés pratiques de communication, pour questionner les gens sans intermédiaire, pour surprendre des conversations sur un marché (et pourtant, quel rêve...). On ne se dissimule pas que pour atteindre un tel résultat, il faudrait acquérir une maîtrise que peuvent seules donner de longues années de pratique - et aussi une certaine aptitude naturelle -. Il peut d'ailleurs être préférable, à de nombreux points de vue, que les questionnaires soient remplis par des enquêteurs africains. En fait, l'étude d'une langue pourrait très bien se concevoir en dehors de tout désir de communication directe avec les personnes parlant cette langue. On envisage ici la langue comme une "organisation particulière des données de l'expérience" (33), et c'est à ce titre qu'elle constitue un objet d'étude, exactement comme une collection de transactions notées sur un marché, un relevé de prix, ou les résultats d'un comptage routier.

Ce qu'on cherchera avant tout dans cet objet d'étude, c'est à connaître la façon dont les sujets observés découpent la réalité pour la concevoir et pour en parler. Ceci, rappelons-le, dans un double but :

- pour relativiser une analyse qui s'est appuyée sur la grille de nos catégories et de nos schémas.

- pour inclure dans nos observations tout ce qui fait partie de l'échange, l'acte lui-même et la représentation liée à l'acte.

Pour donner un exemple de recherches que nous avons à peine abordées, on peut rappeler que lorsqu'ils distinguent entre les diverses catégories de banda les pêcheurs du Bas-Char et du delta ne se basent pas tant sur les espèces de poisson utilisées que sur le lieu de pêche

(banda de lac ou de fleuve, banda de marigot) ou sur l'engin de capture (banda de ligne et banda de filet). Une telle classification recoupe dans une certaine mesure la distinction entre espèces chères (Lates, Gymnarchus) et espèces bon marché (Clarias, Tilapia) ; mais le point de vue n'est pas le même. Dans un cas, on envisage la difficulté de la pêche, ou le coût de production ; dans l'autre, on considère l'intensité de la demande. On peut imaginer l'influence que ces deux points de vue peuvent exercer sur une contestation relative au prix, par exemple.

Les difficultés d'une telle étude sont considérables. De nombreuses langues africaines restent à peu près inconnues, et pourtant, il ne saurait être question que l'économiste fasse office de linguiste. Il est vrai que si des parlers tels que le Boudouma, le Giziga ou le Mofou - pour ne citer que quelques exemples - demeurent en grande partie inexplorés, les ethnies correspondantes parlent plus ou moins couramment des langues véhiculaires bien connues : le Peul, l'Arabe tchadien, le Kanouri. La première fonction de ces langues est justement de faciliter le commerce ; leur connaissance rendrait donc de précieux services dans l'étude des phénomènes d'échange. D'ailleurs le seul repérage des zones géographiques et des secteurs d'activité dans lesquels ces langues ont pénétré peut déjà mettre sur la voie de courants commerciaux traditionnels liés à des complémentarités économiques profondes. Les intéressés peuvent être parfaitement conscients de la situation, et attirer sur elle l'attention de l'observateur. Le sultan Kotoko de Gouffeï explique volontiers que "ces mots là (Fatoma, Tchadji) nous viennent du Bornou, parce que les métiers qu'ils désignent en viennent également ; tout ce qui touche au commerce nous vient du Bornou"...

On ne saurait pourtant en rester là. En effet, nous ne désirons pas seulement enregistrer et comprendre ce qui se dit en kanouri lors d'un échange entre pêcheur Boudouma et commerçant Kanouri, mais aussi et surtout savoir comment le Boudouma, dans la langue qui est la sienne, c'est-à-dire dans la manière de voir qui lui est habituelle, conçoit l'échange en question, ses causes, ses modalités, ses résultats. Ce qui soulève un bien autre problème : où s'arrêter exactement ? Pourquoi et comment se limiter par exemple au vocabulaire

commercial, en admettant qu'il en existe un ? N'est-ce pas toute la structure de la langue qui doit être prise en considération ? Il est bien évident par exemple qu'on ne saurait négliger en Ngambay une construction aussi spécifique que le duratif, dont l'emploi introduit des nuances significatives dans tous les énoncés, y compris les énoncés économiques ou commerciaux. Dans la même langue, il faudra tenir compte du fait que la marque du pluriel est fréquemment omise là où nous l'attendrions. Où nous voyons une pluralité d'objets, en effet, le Ngambay voit un collectif ; seuls les êtres humains ont le privilège de ne jamais être considérés comme un collectif, et de recevoir la marque du pluriel (je) dès qu'ils sont plusieurs. Toujours en Ngambay, il faudra savoir que le système de numération ne permet de compter que jusqu'à 999 (34), que les procédés de comptage gardent un caractère extrêmement concret (35), que vendre et acheter se traduisent tous deux par le même mot (36), et qu'il n'y a pas de terme Ngambay pour désigner l'argent (37)...

Bien entendu, c'est seulement dans le cas d'une langue étudiée par un linguiste professionnel qu'on pourra se familiariser avec l'ensemble de l'idiome. Ailleurs il faudra se résigner à noter seulement les termes dont l'emploi revient fréquemment lors d'une transaction : ceux qui désignent les différents produits, les modes de transport, les emballages, les procédés de préparation, les mots qui servent à compter, à marquer les modalités d'accord ou de désaccord, à désigner les arbitres ou les intermédiaires... A côté de chaque terme, une description de son contenu (il n'est bien entendu pas question de traduire), assortie de tous les exemples vécus qu'il aura été possible de recenser - sans se limiter aux exemples dont l'interprétation ne pose pas de problèmes. De cette collection de mots et d'expressions, devraient peu à peu se dégager les grandes lignes de l'univers économique où pense évoluer habituellement l'utilisateur.

Ce projet d'élargissement de la recherche économique peut fort bien ne pas réussir. Seul le travail sur le terrain pourra nous apprendre quelles mises au point seront nécessaires et quels résultats pourront être obtenus. La tentative s'inspire en tout cas du souci d'échapper au reproche que faisait Chamfort aux économistes de son temps, et qui pourrait bien être quelque fois de mise aujourd'hui : "Ce sont des chirurgiens qui ont un excellent scalpel et un bistouri ébréché, opérant à merveille sur

le mort et martyrisant le vif". La science économique est une science humaine et que nous le voulions ou non, nous continuerons de voir se dérégler bien souvent la fragile balance du coût et du gain, du plus ou du moins, sur laquelle nous prétendons peser les décisions d'hommes bien vivants. Le langage est peut-être le miroir où se reflète le moins mal cette vie que nous cherchons à traquer dans le dédale des choix inévitables. Peut-être, en accordant plus d'attention aux images dont ce miroir est peuplé, saurons-nous devenir un peu moins aveugles.

-
- (1) - Exploratrice anglaise qui parcourut le Congo et le Cameroun à la fin du XIX^{ème} siècle ; auteur de "Travels in West Africa", Londres 1897.
 - (2) - Ph. COUTY et P. DURAN - "Etude de la commercialisation et des marchés du Poisson du Lac Tchad," 2 tomes, + annexes et note de synthèse CTFT et Min. de la Coopération, mars 1965.
 - (3) - On pense surtout ici à la théorie de l'offre et de la demande.
 - (4) - Soit diagrammes géométriques simples, soit algèbre de plus en plus compliqué.
 - (5) - J. JOHNSTON, Statistical Cost Analysis, Mac Graw Hill, 1960. En recueillant auprès de 351 firmes anglaises productrices d'électricité des observations couplées portant sur les coûts et la production l'auteur montre que même en courte période (à laquelle s'applique pourtant par excellence le schéma théorique courant), coût variable moyen et coût marginal restent constants. Il rejoint ainsi les conclusions d'ANDREWS sur la fonction de coût de l'US Steel, aux termes desquelles le coût moyen direct de chaque unité de produit reste constant tant que la firme continue d'employer les mêmes méthodes de production. Le coût total varie proportionnellement à la quantité produite, et la fonction de coût total est linéaire.
 - (6) - Ben B. SELIGMAN, Main currents in modern economics, Free Press of Glencoe, 1962, p. 789.
 - (7) - R. PINTO & M. GRAWITZ, Méthodes des sciences sociales, Paris, Dalloz, 1964, tome 1, p. 322.
 - (8) - Cité par W. BIRMINGHAM, Introduction to economics, Penguin African Series, 1955, p. 11
 - (9) - K. BOULDING, Economic Analysis, 3^{ème} Ed. New York 1955, p. 8

- (10) - "En français, les différences entre la graphie et la phonie sont de nature telle qu'on peut dire, sans aucune exagération, que la structure de la langue écrite ne se confond pas avec celle de la langue parlée". A. MARTINET, *Eléments de Linguistique Générale*, Armand Colin 1964, P. 164
- (11) - Cité par PINTO & GRAWITS, ouvrage cité, tome 1, p. 242
- (12) - Ce n'est là qu'un exemple. En fait, toute notre manière de concevoir espace et distance doit être révisée lorsque nous travaillons en Afrique, en partant par exemple de cette idée : imaginer les choses comme un homme qui n'aurait jamais vu de carte du pays, auquel le système métrique est étranger (et même tout système de mesure)... etc.
- (13) - Nous n'écoutons pas avec beaucoup d'égards les vers faits par un homme qui n'est que poète, ni ses problèmes s'il n'est que mathématicien ; mais si un homme connaît à la fois les fondements géométriques des choses et la fête de leur splendeur, alors sa poésie devient exacte et son arithmétique devient musicale. (R. W. EMERSON, *Society and Solitude*, Vol.VII)
- (14) - *Economie Appliquée*, tome XVI, 1963 n° 1 pp. 131-132 ("La science économique américaine").
- (15) - A. K. CAIRNCROSS, *Factors in economic development*. Londres 1962, p. 272
- (16) - K. BOULDING, ouvrage cité pp. 8 et 13
- (17) - P. NIKITINE, *Principes d'économie politique*, Moscou pp. 35, 36, 52, 54, 323 et 356.
- (18) - Joan ROBINSON, *Economic Philosophy*, Londres 1962, p. 124
- (19) - Ouvrage cité, tome 1, p. 201
- (20) - Courtiers - hôteliers qui jouent un grand rôle dans le commerce du poisson fumé provenant du lac Tchad.
- (21) - W. FAGG, Introduction à la brochure-guide de l'exposition CENT TRIBUS CENT CHEF D'OEUVRES, Musée des Arts décoratifs, Paris, novembre 1964.
- (22) - V. MONTEIL, *L'Islam Noir*, Paris 1964, p. 18
- (23) - Le plus souvent, il est vrai, cette réponse ne comportait qu'une indication de lieu, de poids, ou le nom (vernaculaire) d'un poisson.
- (24) - Il faudrait considérer davantage la science économique comme une étude des relations entre les hommes ; en mettant l'accent avant tout sur les relations entre hommes et marchandises, ou entre marchandises seulement, on a peut-être donné le développement de certains types d'analyse technique, mais cela ne nous renseigne guère sur les manifestations économiques du comportement social. B. SELIGMAN, ouvrage cité, p. VIII.
Les marxistes ont paru peut-être davantage soucieux de chercher, sous les mécanismes économiques, des rapports humains, qu'ils n'envisagent d'ailleurs

que d'une façon objective. "La valeur exprime (sur le marché) les rapports de production entre les producteurs, l'échange de leurs activités. Mais à la surface des phénomènes, ces rapports apparaissent comme des rapports entre les choses", P. NIKITINE, ouvrage cité, p. 41 et 42. Cf. H. CULMAN, "Les mécanismes économiques, p. 128 : "Les économistes du XIXème siècle, pour faire monter l'économie politique dans la hiérarchie des sciences exactes, l'ont fait descendre plus bas encore dans celle des sciences de l'homme. Plutôt qu'elle soit vraie, ils ont voulu qu'elle soit précise."

(25) - V. MONTELL, ouvrage cité p. 202

(26) - Une dizaine de mois pour étudier des régions très étendues, où les communications sont particulièrement difficiles.

(27) - A. MARTINET, ouvrage cité, p. 42

(28) - P. 44

(29) - Par exemple : loi du moindre effort, besoin de communiquer et de s'exprimer, conformation et fonctionnement des organes (p. 217)

(30) - R. PINTO & GRAWITZ, ouvrage cité, tome 2 p. 657

(31) - Pas plus vraie, absolument parlant, que celle propre à l'économiste de formation occidentale, du moment que celui-ci respecte les normes de cohérence du cadre qu'il a choisi ; mais inhérente aux faits et les influençant.

(32) - M. MAUSS, Divisions et proportions des divisions de la sociologie, l'année sociologique, E II, 1927, p. 134

(33) - A. MARTINET, ouvrage cité, p. 16

(34) - Tous les exemples empruntés à la langue Ngambay sont tirés de l'ouvrage du R.P. Ch. VANDAME, le Ngambay-Moundou, Phonologie, Grammaire et textes, IFAN-Dakar, 1963. Voir pp. 94, 125 etc.

(35) - Le chiffre 9 se traduit par "les mains-reste-un", c'est-à-dire : les mains moins un. Le chiffre 10 est indiqué par un mot qui signifie "corps" : "corps-cinq" veut dire 50. Les mots "tête" et "dos" servent à réunir les centaines aux dizaines, et les dizaines aux unités.

(36) - Pas de mot abstrait. On dit "Gursu", mot arabe désignant la pièce de 5 francs.

(37) - NDOGO - Le contexte permet de saisir le sens, un peu comme en français avec les mots "louer", ou "hôte"
